

## Les verbes de mouvement en grec: de la métaphore à l'auxiliarité?\*)

Par FRANCOISE LETOUBLON, Grenoble III

ἔρχομαι γὰρ δὴ ἐπιχειρῶν σοι ἐπιδείξασθαι  
τῆς αἰτίας τὸ εἶδος δὲ πεπραγμέναι  
(Platon, *Phédon*, 100b "j'avance, essayant  
de te démontrer l'apparence d'explication  
que j'ai élaborée".

L'étude des phénomènes d'auxiliarité avec les verbes de mouvement en français et en grammaire générale<sup>1)</sup> nous a permis de proposer une définition de l'auxiliarité, d'en préciser des critères formels: contraintes portant sur le paradigme de l'auxiliant, sur la forme de l'auxilié et sur les termes du syntagme et de son entourage (négations, anaphoriques, compléments de temps et de lieu), et d'analyser ce que Benveniste appelait *mutation*<sup>2)</sup> comme une *perte d'autonomie syntaxique* des divers termes du syntagme les uns par rapport aux autres: l'infinitif "complément" devient essentiel puisqu'il porte l'information lexicale, l'auxiliant à un mode personnel, perd en revanche sa valeur sémantique propre et son statut syntaxique de verbe principal: "transparent" aux règles de sélection du sujet syntaxique avec lequel il s'accorde morphologiquement, il s'efface en quelque sorte du point de vue sémantique et syntaxique, pour devenir un support des marques morphologiques. Cette analyse et ces critères nous semblent pouvoir trouver une application dans les langues anciennes, en permettant de distinguer plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent des *périphrases verbales*, des *emplois métaphoriques* de ces périphrases, et de véritables *phénomènes d'auxiliation*. On verra que notre position sur les périphrases à verbe de mouvement, très négative ou au moins sceptique pour le grec, conclut de manière beaucoup plus positive pour le latin, qui a eu avec *iri* un véritable syntagme auxiliaire.

---

\*) Je tiens à remercier ici la rédaction de *Glotta* et les personnes suivantes, dont les suggestions ou critiques m'ont été précieuses: J. Boule, M. Casevitz, J. Irigoin, J. Martin, J. P. Maurel, P. Monteil, A. Pierrot, J. Vuillemin.

<sup>1)</sup> Cf. "Il vient de pleuvoir, il va faire beau", à paraître Z FSL.

<sup>2)</sup> Voir la référence, et l'histoire de la notion (la "mutation" de l'auxiliarité a été définie avant la lettre par d'autres que Benveniste selon nous). Ibid. 1.3.

Le problème de l'auxiliarité dans les langues anciennes n'a jamais été traité systématiquement avant W. Dietrich<sup>3)</sup> qui, malgré la nouveauté de l'analyse dont on peut le créditer, manifeste à la fois trop de rigueur dans le système et trop peu de rigueur dans l'analyse des exemples: voulant trouver des exemples de chacun des modèles théoriquement et virtuellement possibles de périphrases exprimant des "points de vue sur l'action verbale" (point de vue soit "globalisant" soit "partiel"<sup>4)</sup>), il choisit une interprétation aspectuelle dans une quantité d'exemples qui sont en réalité ambigus, sans citer les autres interprétations possibles, ce qui engage une prise de position *a priori* sur les rapports numériques entre les différentes interprétations, et une conclusion au moins suspecte. On peut par ailleurs reprocher à Dietrich un traitement cavalier de la synchronie puisque, avec un principe synchronique en apparence, il mêle en réalité des états différents de la langue grecque.

Le définition et les critères de l'auxiliarité permettent-ils de faire le tri dans les exemples réels du *corpus* des langues anciennes entre les périphrases à valeur aspectuelle de Dietrich, qui se rapprochent des quasi-auxiliaires *aller* et *venir de* en français, et les périphrases à valeur concrète ou métaphorique du verbe de mouvement?

### 1. *Les faits grecs*

Il faut éliminer d'emblée divers types de périphrases verbales idiomatiques où toute ambiguïté entre une interprétation aspec-

<sup>3)</sup> W. Dietrich, "Der periphrastische Verbalaspekt im Griechischen und Lateinischen", *Glotta*, 51, 1973, 198–228. L'esprit de système de l'auteur procède d'un essai analogue sur les langues romanes: *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen. Untersuchungen zum heutigen romanischen Verbalssystem und zum Problem der Herkunft der periphrastischen Verbalaspekts*. Tübingen, 1973 (Beiheft zur ZRPh, 140). Pour les périphrases verbales du grec avec *ελvai* et *ἔχειν* "être" et "avoir", voir aussi G. Björck, *Ἦν διδασκων. Die periphrastischen Verbalaspekte im Griechischen*. Uppsala, 1940; J. Pouilloux, "Une particularité sophocléenne: la périphrase du participe aoriste et de *ἔχω*", *Mélanges O. et M. Merlier*, Athènes, 1957, III, 117–135; W. J. Aerts, *Periphrastica. An investigation into the use of *ελvai* and *ἔχειν* as auxiliaries in Greek from Homer up to the present days*. Amsterdam, 1965 et H. B. Rosen, "Die 'zweiten' Tempora des Griechischen. Zum Prädikatausdruck beim griechischen Verbum", *Museum Helveticum*, 14, 1957, 133–154, critiqué (avec raison pour nous) par J. Gonda, "A remark on 'periphrastic' constructions in Greek", *Mnemosyne*, 12, 1959, 97–112.

<sup>4)</sup> Voir Dietrich, *op. cit.*, 195. La théorie des "points de vue" sur l'action verbales'inspire explicitement de E. Coseriu (références dans l'article de W. D.).

tuelle ou auxiliaire et une interprétation par une périphrase avec verbe de mouvement est impossible: ainsi dans les types *ἰὼν* / *ἐλθὼν ἔζετο* ‘il alla / vint s’asseoir’, le verbe d’action à un mode personnel *ἔζετο* ne *dépend* aucunement du participe du verbe de mouvement, même si celui-ci perd souvent sa valeur sémantique propre (la locution se traduit littéralement ‘allant / venant il s’asseyait’); de même dans la locution avec deux impératifs dont l’un est celui du verbe ‘aller’, du type: *ἴθι προκάλεσαι*, littéralement ‘va, appelle’ (*Il.* III, 432), même si le premier impératif se vide parfois de toute valeur sémantique jusqu’à devenir une simple interjection, comparable à la première personne du pluriel en français (*ἴθι εἰπέ* ‘allons, dis . . .’).

1.1. *Forme à un mode personnel du verbe “aller” + participe présent: forme progressive ou durative?*

Ce type de syntagme est très abondamment attesté en grec dès l’époque homérique. W. Dietrich y voit une périphrase à valeur aspectuelle durative ou progressive, c’est-à-dire un analogue de la forme *to be* + *-ing* en anglais, ou de la périphrase *aller* + participe présent en ancien et moyen français<sup>5</sup>).

La valeur concrète de verbe de mouvement est presque toujours *au moins possible* dans les exemples cités par W. Dietrich. La rareté des exemples où elle est impossible la rend *probable* dans tous les cas ambigus (c’est-à-dire quand, suivant notre symbolisme<sup>6</sup>), les deux interprétations  $V_{AUX} + V'_{Participe} / V_{Mt} + V'_{Ppe}$  sont admissibles dans le contexte); quant aux exemples impossibles à interpréter par une valeur concrète du verbe de mouvement, *tous* peuvent dans ce type périphrastique être expliqués par une valeur métaphorique, ce qui pourrait dissoudre totalement la catégorie de la périphrase aspectuelle à valeur durative ou progressive.

Pour l’état homérique de la langue grecque, Dietrich cite deux exemples de la périphrase durative ou progressive: tous deux admettent très bien le sens banal, concret du verbe de mouvement, comme il le reconnaît d’ailleurs: *Il.* XX, 166–167 (comparaison entre

<sup>5</sup>) Dietrich, *op. cit.*, 211–212. Pour les références sur la périphrase durative avec *aller* en français, voir ‘Il vient de pleuvoir . . .’, part. n. 4.

<sup>6</sup>) Nous utiliserons les abréviations suivantes;  $V_{Mt}$  = Verbe de Mouvement dans sa valeur lexicale (mouvement réel) /  $V_{AUX}$  = Verbe (de mouvement le cas échéant) dans l’emploi auxiliaire.  $V_{Dep}$  = Verbe dépendant,  $V_{Ppe}$  = Verbe au participe,  $V_{Inf}$  = Verbe à l’infinitif.  $V + V'$  = Verbe principal + verbe dépendant.

Achille et un lion) . . . ὁ δὲ πρῶτον μὲν ἀτίζων / ἔρχεται “et lui, au début, s’avance, sans se soucier” (Mazon: “Tout d’abord, il va, dédaigneux”, *contra*, Dietrich: “Zuerst ist er immer dabei, sich verächtlich zu geben”), et *Od.* XIII, 93:

Εὔτ’ ἀστὴρ ὑπερέσχε φαάντατος, ὅς τε μάλιστα  
ἔρχεται ἀγγέλλων φάος Ἡοῦς ἠριγενείης

pour nous “Lorsque l’astre . . . qui s’avance, annonçant la lumière à la terre . . .” (*contra* Dietrich: “der auch immer am besten dabei ist das Licht der frühgeborenen Eos anzukündigen”).

A l’époque classique, on peut aussi interpréter avec la valeur lexicale normale du verbe de mouvement la plupart des exemples allégués par Dietrich: Eur. *Héc.* 1213, il s’agit de la locution idiomatique ἦλθες ἄγων “venir avec” (“tu es venu avec . . .”), comme dans Ar. *Ois.* 1712–13. ἔρχεται ἔχων (“il vient avec . . .”). Pour Ar. *Nuées* 534 ζητοῦσ’ ἦλθ’, le sens concret de verbe de mouvement est plus satisfaisant aussi (voir le contexte: 554 πιστεύουσ’ ἐλήλυθεν: périphrase analogue, avec le parfait du verbe de mouvement), comme pour Xén. *Cyr.* I, 6, 9 πιστεύων ἔρχη, et Dém. 55, 4, ἐγκαλῶν . . . ἦλθεν.

Quelques exemples problématiques subsistent toutefois, où le sens de verbe de mouvement est impossible: Pindare, *Ném.* VII, 68 . . . Μαθὼν δέ τις ἀνερεῖ, / εἰ παρ μέλος ἔρχομαι / ψάγιον ὄραρον ἐννέπων est difficile; le commentaire de Farnell néglige totalement ce passage, et la traduction lointaine de Puech ne nous aide guère<sup>7)</sup>. Il s’agit d’une métaphore de Pindare sur son art, comme il les affectionne: il y a pour le poète un chemin à suivre, dont il ne faut pas s’écarter (παρ’ . . . ἔρχομαι); si l’on admet une métaphore de l’ensemble de la phrase, le participe apposé ne surprend pas, et l’on peut traduire littéralement: “Quelqu’un qui me connaît dira si je m’écarte du chant, en tenant un discours malveillant”. La métaphore du discours comme chemin<sup>8)</sup> n’implique pas nécessairement qu’il faille donner au syntagme ἔρχομαι ἐννέπων la valeur d’une périphrase aspectuelle comme le voudrait Dietrich, bien que son interprétation soit ici plus plausible que dans les exemples précédents puisque de toute façon, le sens concret du verbe est exclu, et que le passage est assez obscur.

<sup>7)</sup> “Qui m’aura connu saura dire si j’aime à détonner, en jetant des propos malveillants.”

<sup>8)</sup> Cf. O. Becker, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*. Hermes Einzelschriften, 4, Berlin, 1937, 68–100, qui montre l’importance de cette métaphore chez Pindare.

L'exemple le plus favorable à la thèse de Dietrich est sûrement Hérodote, I, 122: retrouvant ses parents, Cyrus leur raconte son enfance auprès des bergers qui l'ont adopté, *τραφήναι δὲ ἔλεγε ὑπὸ τῆς τοῦ βουκόλου γυναικός, ἥν τε ταύτην αἰνέων διὰ παντός, ἣν τέ οἱ ἐν τῷ λόγῳ τὰ πάντα ἡ Κυνώ*, littéralement "il disait avoir été élevé par la femme du bouvier, et il allait la louant en tout, et dans son récit, Kynô était présente partout". L'interprétation avec un verbe de mouvement ("il allait, la louant en tout point") qui serait plausible hors-contexte, étant ici exclue puisque Cyrus est immobile, on suppose ici l'existence d'une locution durative comparable à l'ancien tour duratif du français, et c'est ainsi que Legrand traduit: "Il dit qu'il avait été élevé par la femme du bouvier, dont il n'arrêtait pas de faire perpétuellement l'éloge . . .". Remarquons pourtant que, comme dans l'exemple précédent chez Pindare, il s'agit ici d'une métaphore du discours, le déplacement métaphorique se faisant dans l'"espace" que constitue pour Cyrus son propre récit, dans lequel il "avance" en louant sa mère adoptive.

Le sens concret de *ἔρχομαι* est encore exclu dans Platon, *Phédon*, 100b: *Ἐρχομαι γὰρ δὴ ἐπιχειρῶν σοὶ ἐπιδείξασθαι τῆς αἰτίας τὸ εἶδος δὲ πεπραγμέναι, καὶ εἶμι πάλιν ἐπ' ἐκεῖνα τὰ πολυθρόλητα καὶ ἄρχομαι ἀπ' ἐκείνων . . .* Dietrich<sup>9)</sup> voit encore ici une périphrase verbale à valeur aspectuelle (pour nous un quasi-auxiliaire du duratif); il ne traduit pas, mais on peut supposer qu'il comprend "j'essaie sans arrêt de te prouver . . .", "je m'obstine à essayer de te prouver", "je n'arrête pas d'essayer de te prouver"; là encore, une autre interprétation semble possible, par une métaphore du discours: s'étant aperçu de l'incompréhension de Cébès (*ib.*, 100a), Socrate explique le *chemin* suivi par la démonstration, et la métaphore est suivie de manière cohérente (*ἔρχομαι . . . καὶ εἶμι πάλιν ἐπὶ . . . καὶ ἄρχομαι ἀπὸ . . .*; littéralement "Voici que je me déplace — duratif-constatif + participe apposé — essayant de te montrer . . . et que j'en reviens à . . . et que je commence par là"): cette interprétation semble d'ailleurs être celle de L. Robin, ce qui prouve au moins que la solution de Dietrich ne s'impose pas: "Dès que j'en viens à essayer de t'exposer quelle est l'espèce de causalité pour laquelle je me donnais toute cette peine, voici en effet que derechef je vais retrouver ce que, vous le savez, j'ai cent fois ressassé."<sup>10)</sup> La coïncidence de métaphores du discours chez Pindare, chez Hérodote et maintenant chez Platon, dans les exemples de la périphrase ā

<sup>9)</sup> *Loc. cit.*, 211.

<sup>10)</sup> Paris, Belles Lettres, 1934.

valeur aspectuelle peut paraître troublante; cette cohérence qui semble avoir échappé à W. Dietrich, pourrait expliquer un emploi du verbe “aller” où la valeur concrète de mouvement est impossible.

En fait, on voit que tout le problème est dans l'interprétation des exemples ambigus, et dans l'importance que l'on attache aux rapports numériques: si les exemples ambigus sont considérés comme favorables à la thèse de la périphrase aspectuelle, l'abondance des exemples allégués par Dietrich impliquerait que *ἔρχομαι* + participe présent peut exprimer le duratif ou le progressif en grec, comme *aller* + participe présent l'a fait en français. Inversement, si l'on tient compte des ambiguïtés et des autres interprétations possibles, on s'aperçoit que *tous* les exemples de Dietrich peuvent disparaître, et que l'existence même de la catégorie grammaticale du duratif-progressif exprimé en grec par une périphrase du verbe “aller” est hypothétique. La cohérence des trois exemples irréductibles à l'interprétation par un mouvement réel en une métaphore du discours (Art poétique chez Pindare, récit chez Hérodote, démonstration à caractère philosophique chez Platon), suggère qu'il s'agit d'un usage métaphorique de la locution. Au fond, l'hypothèse de Dietrich est intéressante, et il se peut qu'il existe en grec une périphrase aspectuelle se rapprochant d'un emploi auxiliaire: il fallait pourtant montrer combien sa méthode est discutable et comment une attitude trop systématique peut fausser la présentation des faits, puis leur interprétation.

### 1.2. *Forme du verbe “aller” à un mode personnel + participe futur: futur immédiat?*

Ce type de locution avec un participe futur à valeur d'intention est bien attesté depuis Homère avec le sens concret ( $V_{Mt} + V'_{part. fut.}$ ), et peut être considéré comme un des idiotismes caractéristiques du paradigme supplétif du verbe “aller” en grec<sup>11</sup>;

<sup>11</sup> Kühner-Gerth cite ces locutions (*Griechische Grammatik*, II 60–61) mais ne distingue pas nettement les emplois avec participe présent et avec participe futur, ni les emplois métaphoriques, susceptibles d'une interprétation comme syntagmes auxiliaires, des emplois au sens concret de verbe de mouvement. Stahl (*Kritisch-historische Syntax*, 685–686) caractérise bien les emplois des verbes de mouvement avec participe futur, et distingue bien l'emploi métaphorique (non auxiliaire selon lui: ‘sich anschicken zu etwas’, ‘se préparer à’), mais n'étudie les syntagmes avec participe présent (150, dans le chapitre sur le Temps) que pour la valeur *de conatu* ou d'intention du participe: l'exemple du *Phédon* est alors cité comme un emploi pléonastique

citons à titre d'exemples *Il. II*, 801 avec le thème de présent: *ἔρχονται πεδίοιο μαχησόμενοι προτὶ ἄστυ*, et *Il. I*, 12 = 371: ... *ὁ γὰρ ἦλθε θόας ἐπὶ νῆας Αἰαίων / λυσόμενός τε θύγατρα*, avec l'aoriste. A notre connaissance, on ne trouve aucun exemple du verbe régissant employé dans ce type syntaxique avec sens métaphorique avant Hérodote. Chez cet historien, à côté de la locution avec verbe de mouvement qui subsiste (e.g. *I*, 210,3 ... *καὶ διαβὰς τὸν Αράξια ἦε ἐς Πέρσας φυλάξων Κύρω τὸν παῖδα Δαρεῖον* "(Hystaspe) passa l'Araxe et se rendit en Perse pour garder son fils Darius à la disposition de Cyrus"; *V*, 42,5 *οὔτε ... χρησάμενος ἐς ἥντινα γῆν κτίσων ἦ, οὔτε ...* "sans avoir consulté d'oracle pour savoir vers quelle terre il irait pour fonder une colonie"), on trouve une très abondante série d'emplois métaphoriques, avec *ἔρχομαι* / *ἦα* en distribution complémentaire.

#### Présent:

*I*, 5,3 *Ταῦτα μὲν νῦν Πέρσαι τε καὶ Φοίνικες λέγουσι. ἐγὼ δὲ περὶ μὲν τούτων οὐκ ἔρχομαι ἐρέων ὥς οὕτως ἢ ἄλλως πως ταῦτα ἐγένετο, ...* "Voici ce que racontent les Perses et les Phéniciens. Quant à moi, sur ce sujet, je ne vais dire ni que cela s'est passé ainsi, ni d'une autre manière."

*I*, 194,1 *τὸ δὲ ἀπάντων θῶμα μέγιστόν μοι ἐστὶ τῶν ταύτη μετὰ γε αὐτὴν τὴν πόλιν, ἔρχομαι φράσων* (aussi *II*, 11,1 *ὥς ἔρχομαι φράσων*, *II*, 35 *ἔρχομαι δὲ περὶ Αἰγύπτου μηχανέων τὸν λόγον*, 40,1 *ταύτην ἔρχομαι ἐρέων*, 99,1 *ἔρχομαι ἐρέων*, *III*, 6,1 *τοῦτο ἔρχομαι φράσων*, *III*, 80,5 *τὰ δὲ δὴ μέγιστα ἔρχομαι ἐρέων*, *IV*, 99,2, *ἔρχομαι σημανέων*, *VI*, 109,4 *νῦν ἔρχομαι φράσων*, *VII*, 49,3, *ἔρχομαι ἐρέων*, *VII*, 102,2, *ἔρχομαι δὲ λέξων*).

Imparfait: *IV*, 82 *ἀναβήσομαι δὲ ἐς τὸν κατ' ἀρχὰς ἦα λέξων λόγον*, *V*, 62,1 *δεῖ δὲ πρὸς τούτοις ἔτι ἀναλαβεῖν τὸν κατ' ἀρχὰς ἦα λέξων λόγον ...*

On peut traduire partout, sans problème, avec *aller* + infinitif en français: "je vais / j'allais + dire / raconter / prolonger mon histoire / signaler". Il est très tentant de voir ici avec Dietrich une périphrase aspectuelle, ou, si nos conclusions sur le français sont valables, une quasi-auxiliation du futur immédiat. Plusieurs des critères de l'auxiliarité sont d'ailleurs présents en grec: le sens du verbe régissant est métaphorique (le déplacement se fait dans le temps); si l'on ne peut observer la "subjectivation" de l'auxiliaire<sup>12</sup>), c'est que tous les exemples d'Hérodote sont à la première personne: or en français, ce phénomène de dissociation possible entre le sujet du syntagme et le sujet de la mise en perspective

(*ἔρχομαι ἐπιχειρῶν ... ἐπιδείξασθαι, ἔρχομαι ἐπιδεικνύμενος* avec le sens métaphorique de "se préparer à") ce qui évidemment n'explique nullement la valeur du syntagme.

<sup>12</sup>) Sur ce terme, voir "Il vient de pleuvoir", 3.3.

aspectuelle (sujet de l'énonciation) n'est pas observable à la première personne. La défektivité des formes du terme régissant<sup>13)</sup> est vérifiée: pas d'exemple de l'aoriste dans la locution métaphorique, alors qu'il est attesté avec la périphrase à V<sub>Mt</sub> (cf. l'exemple homérique de ἤλθε λυσόμενος cité ci-dessus, p. 184).

Mais cette série d'exemples, que nous avons cités tous malgré le risque d'une monotonie qui peut être fastidieuse, montre une remarquable cohérence: le champ lexical du participe futur semble limité à des verbes signifiant "dire, raconter". S'il s'agissait d'une périphrase aspectuelle comme le voudrait Dietrich, ou d'un syntagme quasi-auxiliaire correspondant au français *aller* + infinitif, on s'attendrait à ce que le verbe dépendant, qui donne le paradigme du syntagme, soit libre lexicalement, cf. "Il vient de pleuvoir . . .", 2.2: s'il s'agissait d'un phénomène analogue en grec, on attendrait que d'autres verbes que "dire, raconter" soient attestés (cf. ci-dessous les exemples de Platon), et que la périphrase puisse avoir d'autres sujets que le seul *je*, auteur du discours historique (en français, la classe des sujets du syntagme auxiliaire est aussi moins contrainte lexicalement que celle des sujets du syntagme, formellement identique, avec verbe de mouvement: le sujet de V<sub>AUX</sub> + V'<sub>Inf</sub> subit seulement les contraintes de sélection de l'auxilié, cf. "Il vient de pleuvoir", 2.3.1). Ces restrictions diverses, mais cohérentes, dans l'emploi grec, laissent penser qu'il s'agit ici d'une métaphore du discours, devenue probablement chez Hérodote une habitude de langage. Ce type de métaphore n'est pas rare chez lui: avec complément nominal, on trouve plusieurs emplois métaphoriques de ἀνειμι et ἐπάνειμι δὲ ἐπὶ τὸν πρότερον λόγον "je reviendrai à mon discours précédent", ἀνειμι δε ἐκεῖσε τοῦ λόγου ἧ . . . "je reviendrai à ce point de mon discours où . . .", ou des composés de βαίνω, cf. e.g. le premier des exemples cités pour ἧα λέξων, ci-dessus, où l'image du déplacement dans l'espace du discours est suivie grâce à ἀναβήσομαι . . . ἧα: "Voilà ce qu'il en est sur ce point, mais je vais remonter au discours que j'allais dire au début". Si le composé ἀναβαίνω est employé pour "remonter" vers un point du discours situé antérieurement au présent dans la chaîne linéaire de ce discours, comme on remonte le cours d'un fleuve vers sa source, on trouve aussi chez Hérodote plusieurs exemples de καταβαίνω dans le sens métaphorique opposé de "descendre" le cours du récit: avec complément nominal I, 116,5 κατέβαινε ἐς λιτάς "et il en venait aux supplications, et II, 65,2 καταβαίην ἄν τῷ λόγῳ ἐς

<sup>13)</sup> *Ibid.*, 2.1.



τὰ θεῖα πρήγματα “j’en viendrais par mon discours aux choses religieuses” (sur les emplois avec complément verbal, cf. ci-dessous, 1.3). Le composé en *προ-* a un emploi comparable “s’avancer vers”, I, 5,3 τοῦτον σημήνας προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου “après cet avertissement, je m’avancerai plus avant dans mon discours”.

Les locutions avec *ἐρχομαι* / *ἔια* + participe futur se rencontrent aux articulations du récit: elles fournissent des “transitions” rhétoriques, elles sont le signe du recul pris par Hérodote par rapport aux événements et à leur interprétation, et expriment la conscience qu’il a de ne pas faire de l’histoire “objective”: c’est le début d’un *métalangage* de l’auteur historien, inscrit dans l’oeuvre aux points stratégiques.

Entre *ἀνέμι ἐπὶ τὸν λόγον* et *ἐρχομαι φράσω* (littéralement “je reviens à mon sujet” et “j’avance dans l’intention de dire”), il n’y a probablement pas en synchronie de différence majeure: les deux expressions représentent le même genre de métaphore (et la fréquence des emplois peut faire penser qu’il ne s’agit pas d’un fait de style propre à Hérodote, mais d’une locution métaphorique idiomatique); quand le complément est verbal, le verbe “aller” tend vers un statut syntaxique d’auxiliaire, sans devenir pour autant l’auxiliaire grec du futur prochain, puisque son usage ne s’est pas étendu hors de la catégorie lexicale d’origine de la locution. Autrement dit, dans les syntagmes du type *ἐρχομαι φράσω*, le verbe “aller” a la *fonction* auxiliaire (statut syntaxique comparable à celui de *aller* en français dans *il va venir*), mais on ne peut pas définir *ἐρχομαι* comme un verbe auxiliaire du grec tant qu’il ne s’est pas lexicalisé comme tel, et que l’on ne peut l’employer avec n’importe quel participe futur et n’importe quel sujet syntaxique comme on l’emploie avec la première personne et avec le participe futur d’un verbe “dire”.

Après Hérodote, on retrouve la locution avec participe futur et sens métaphorique, assez souvent chez Platon, plus rarement chez Xénophon, et peut-être dans quelques exemples isolés: chez Platon, on a un parallèle frappant avec les emplois d’Hérodote (verbe “aller” à la première personne du singulier, participe futur du verbe “dire”) dans *Théétète* 180c *ὅπερ ἡ ἐρῶν* littéralement “ce que précisément j’allais dire” et *République* 449a *καὶ ἐγὼ μὲν ἡ τὰς ἐφεξῆς ἐρῶν* “et moi, j’allais dire la suite”, de même que chez Xénophon *Agésilas* II, 7 (première personne du présent du verbe “aller”, autre forme du participe futur du verbe “dire”): *καὶ οὐ τοῦτο λέξων ἐρχομαι* “et je ne vais pas dire cela”, et chez Lucien,

*De dea Syria* 1 *Περὶ ταύτης ὧν τῆς πόλιος ἔρχομαι ἐρέων* . . . “je vais donc parler de cette cité . . .”.

Mais Platon a aussi plusieurs exemples d'une extension de ce type syntaxique à d'autres formes du paradigme verbal du verbe “aller” (troisième personne du présent de l'indicatif, du subjonctif présent, deuxième personne du présent de l'indicatif, première personne du pluriel) et à d'autres paradigmes de participe futur que celui du verbe “dire”: *Protagoras* 311e (il s'agit de savoir quel nom donner à Protagoras, comme on donne à Homère le nom de “poète”): ὥς σοφιστῇ ἄρα ἐρχόμεθα τελοῦντες τὰ χρήματα; “c'est donc comme à un sophiste que nous allons lui donner l'argent”, “c'est donc en tant que sophiste que nous allons le payer?” *ib.* 313a. *Καὶ ἐγὼ εἶπον μετὰ τοῦτο· ‘τί οὖν; οἴσθα ἐς οἶόν τινα κίνδυνον ἔρχει ὑποθήσων τὴν ψυχήν;* “et moi je dis après cela: Quoi donc? Sais-tu à quel risque tu vas exposer ton âme?”, *Théétète* 198e(bis) *Τοῦτο δὴ ἄρτι ἠρώτων, ὅπως χρῆ τοῖς ὀνόμασι χρώμενον λέγειν περὶ αὐτῶν, ὅταν ἀριθμήσων ἦ ὁ ἀριθμητικός, ἢ τι ἀναγνωσόμενος ὁ γραμματικός, ὥς ἐπιστάμενος ἄρα ἐν τῷ τοιούτῳ πάλιν ἔρχεται μαθησόμενος παρ' ἑαυτοῦ ἃ ἐπίσταται*, littéralement “je demandais aussitôt de quels noms il fallait se servir pour parler de ces choses, quand le spécialiste des nombres va compter ou quand celui des lettres va lire, puisque, étant savant dans un tel domaine, il va une deuxième fois apprendre de lui-même ce qu'il sait”, *Timée* 17d *εἴτε τις ἔξωθεν ἢ καὶ τῶν ἐνδοθεν ἴοι κακουργήσων* “si quelqu'un, de l'extérieur ou de l'intérieur, allait commettre un méfait”.

W. Dietrich cite encore parmi les exemples de la périphrase aspectuelle Hérodote VII, 158 et Platon, *Euthyphron* 2c. Dans le premier des deux exemples, le verbe de mouvement est à l'infinitif aoriste, *ἐτολμήσατε ἐμὲ σύμμαχον ἐπὶ τὸν βάρβαρον παρακαλέοντες ἐλθεῖν*: en grec comme en français, il nous semble que certains temps et modes excluent l'interprétation auxiliaire ou aspectuelle de la périphrase; or ici encore, l'interprétation concrète (périphrase à verbe de mouvement + participe futur d'intention) est parfaitement possible: “vous avez osé venir m'appeler comme allié contre le barbare”. Dans l'exemple de Platon, la périphrase pourrait, hors contexte, avoir les deux interprétations (cf. les exemples français comme *je vais manger au restaurant*): *καὶ τὴν ἐμὴν ἀμαθίαν κατιδὼν ὥς διαφθείροντος τοὺς ἡλικίωτας αὐτοῦ ἔρχεται κατηγορήσων μου ὥς πρὸς μητέρα τὴν πόλιν* (*Euth.* 2c6), littéralement “et méprisant mon ignorance, il va m'accuser devant la cité, notre mère, comme corrupteur des jeunes gens”. Mais la contexte lève cette ambiguïté:

il s'agit du sens concret avec  $V_{Mt}$ , cf. la traduction de M. Croisett: "et il vient m'accuser devant la ville comme devant la mère commune." Cet exemple montre le danger de parler de "périphrase verbale aspectuelle" au lieu de distinguer nettement l'emploi lexical du verbe de mouvement et son emploi quasi auxiliaire. Une confusion analogue se retrouve dans les exemples de Xénophon cités par Dietrich (*op.cit.*, 218): *Anabase* 7,7,17 ἐρχόμεθα βοηθήσοντας, ambigu hors contexte ("nous allons porter secours") a de grandes chances d'avoir le sens concret ( $V_{Mt} + V'_{Ppe\text{ futur}}$ ) comme les deux exemples de l'infinitif présent *ιέναι*<sup>14</sup>).

Tout semble se passer comme si, d'Homère à Hérodote, puis à Platon principalement, la langue avait évolué d'une périphrase avec verbe de mouvement + participe futur (déplacement concret) vers une périphrase métaphorique, d'emploi limité au regard de l'auteur sur le déroulement de son oeuvre ("je vais dire"), puis vers une périphrase à auxilient, exprimant le futur immédiat pour n'importe quel paradigme verbal et avec n'importe quel sujet: *je/tu/il + va + V'*. On n'a toutefois aucun exemple de la périphrase avec sujet inanimé, abstrait ou concret, correspondant aux types français *le train va partir*, *la pluie va tomber*, *il va pleuvoir*, *le jour de gloire va arriver*. C'est le contraste entre les deux types de périphrase qui permet, en grec comme en français, de tenter de définir le statut et la valeur de chacune d'elles, et c'est le contraste entre les divers états de langue (l'histoire des deux types périphrastiques) qui permet de définir le stade de l'évolution dans chaque synchronie: on n'a pas d'emploi auxiliaire chez Homère, on en a un embryon dans les métaphores du discours usuelles chez Hérodote, et il semble s'être étendu chez Platon, à partir des métaphores du discours, à d'autres paradigmes verbaux que celui des verbes "dire":

### 1.3. *καταβαίνω + participe présent: périphrase de l'action arrivée à son terme?*

Hérodote a quelques exemples d'une locution verbale avec le participe présent, où l'on a reconnu depuis longtemps<sup>15</sup>) qu'il n'est

<sup>14</sup>) Xénophon, *Cyropédie*, I, 6,8 πάνν μοι δοκεῖ αἰσχρὸν εἶναι τοὺς τοιοῦτους αὐτοὺς ὄντας ὑποπτῆξαι καὶ μὴ θέλειν ἰέναι αὐτοὺς ἀνταγωνιουμένους "il me paraît tout à fait honteux de trembler devant de pareils ennemis et de refuser d'aller se battre contre eux"; et *Banquet*, III, 9,9 ἐξεῖναι γὰρ αὐτοῖς ἰέναι πράξοντας τὰ βελτίω τούτων "il leur est possible d'aller faire . . .".

<sup>15</sup>) Stahl, *op. cit.*, 745: "Anders bei Herodot *καταβαίνειν* mit dem Partizip von dem, wozu man zuletzt kommt, was man zuletzt tut . . . Aber auch

pas possible de donner à *καταβαίνω* sa valeur lexicale habituelle “descendre”: I, 90,3 *Κροῖσος δέ οἱ ἐπαλιλλόγησε πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ διάνοιαν καὶ τῶν χρηστηρίων τὰς ὑποκρίσεις καὶ μάλιστα τὰ ἀναθήματα καὶ ὥς ἐπαρθεὶς τῷ μαντήϊῳ ἐστρατεύσατο ἐπὶ Πέρσας· λέγων δε ταῦτα κατέβαινε αὐτὶς παραιτούμενος ἐπεῖναί οἱ τῷ θεῷ τοῦτο ὀνειδίσαι*, (Legrand traduit la dernière phrase: “et il finit ce récit en priant de nouveau qu’on lui permît de faire au dieu reproche de cette conduite”); I, 118,1 *Ἄρπαγος μὲν δὴ τὸν ἰθὺν ἔφαινε λόγον, Ἀστυάγης δὲ κρύπτων τὸν οἱ ἐνεῖχε χόλον διὰ τὸ γεγονός, πρῶτα μὲν, κατὰ περ ἤκουσε αὐτὸς πρὸς τοῦ βουκόλου τὸ πρῆγμα, πάλιν ἀπηγγέετο τῷ Ἀρπάγῳ, μετὰ δέ, ὥς οἱ ἐπαλιλλόγητο, κατέβαινε λέγων ὥς περίεστί τε ὁ παῖς τὸ γεγονός ἔχει καλῶς* (*idem*: “Harpage parlait sans détour. Astyage, dissimulant le courroux qu’il nourrissait contre lui à cause de sa conduite, lui refit d’abord le récit des événements tel qu’il l’avait entendu lui-même de la bouche de Mithradatès; puis, après lui avoir tout répété, *il conclut en disant* que l’enfant était en vie et que ce qui avait été fait était bien”), IX, 94,1 *κατημένου Εὐηνίου ἐν θώκῳ ἐλθόντες οἱ παρίζοντο καὶ λόγους ἄλλους ἐποιεῦντο, ἐς δὲ κατέβαινον συλλυπεύμενοι τῷ πάθει* (“Un jour qu’Evénius était assis sur un banc, ils vinrent s’asseoir près de lui et s’entretinrent avec lui de choses et d’autres, jusqu’à en arriver à lui exprimer leur compassion pour son malheur”).

Des critères de l’auxiliarité, nous retrouvons ici le sens métaphorique du verbe régissant (mouvement transposé dans le temps) et, semble-t-il, une contrainte morphologique pesant sur ce même terme, attesté seulement à la troisième personne (singulier et pluriel) de l’imparfait. Mais la “mutation” qui de deux formes verbales fait une forme nouvelle, composée d’un élément lexical et d’un morphème discontinu, n’apparaît pas clairement: il semble que l’on ait affaire encore une fois à une métaphore du discours. C’est évident dans les deux premiers exemples cités (*λέγων . . . κατέβαινε . . . παραιτούμενος* et *κατέβαινε λέγων*) et ressort du contexte dans le dernier, où il ne s’agit pas de “finir par compatir” (après avoir commencé par l’indifférence au malheur d’Evénius), mais de “finir par marquer (en paroles) leur compassion”. La métaphore parallèle avec complément nominal se rencontre dans un contexte qui met en évidence la conception spatialisée du récit typique d’Hérodote, I, 116,5 *ἀρχόμενος δὲ ἀπ’ ἀρχῆς διεξήγε τῇ ἀληθείῃ χρεώμενος καὶ κατέβαινε ἐς λιτάς τε καὶ συγγνώμην ἑωυτῷ κελεύων*

hier läßt sich das Partizip kausal fassen (er kam zu Ende dadurch, daß).”

ἔχειν αὐτόν. “Commençant par le commencement, il fit un récit conforme à la vérité et finit par des supplications, par la prière qu’Astyage lui pardonnât.” Après le début, l’espace du récit est *parcours* d’un bout à l’autre, et on “descend” jusqu’à la conclusion; si l’on *reprend* un récit commencé et interrompu, la métaphore de la *pente* du récit se traduit, de manière cohérente, par l’emploi de ἀναβαίνω “remonter” (Hérodote IV, 82, cité ci-dessus, 1.2).

Même dans le cas où l’on négligerait la cohérence stylistique des métaphores du texte comme espace chez Hérodote et où l’on accepterait l’équivalence entre les périphrases grecque καταβαίνω λέγων, ποιῶν etc. et française *finir par dire, faire* etc., il faut encore se garder de la confusion que risque d’entraîner une analyse comme celle de W. Dietrich: les critères formels de l’auxiliation montrent qu’en français, *finir par* n’est pas un auxiliaire comme *être* et *avoir*, ni même que *aller* et *venir de*; *finir par* ne sert pas à former une forme du paradigme du verbe qu’il régit; si l’on choisit comme Dietrich de parler de périphrases aspectuelles, en passant sous silence le problème de l’auxiliation, on aura tendance à mettre sur le même plan *commencer à* / *par*, *continuer à* / *de*, *être en train de*, *finir par* / *de*, *aller*, *venir de*: toutes ces périphrases auraient en français le statut de périphrases aspectuelles<sup>16</sup>); or l’analyse formelle que nous avons faite pour le français met en évidence la frontière entre les périphrases aspectuelles et modales et les quasi-auxiliaires que sont *aller* et *venir de*. Pour nous, καταβαίνω + participe présent est une périphrase aspectuelle utilisée pour l’action arrivée à son terme, en aucun cas un syntagme auxiliaire. Il existe probablement une situation comparable à celle de ἔρχομαι + participe futur chez Platon, quasi-auxiliaire opposé à καταβαίνω + participe présent, périphrase aspectuelle, dans les deux locutions anglaises utilisant le verbe “aller”: *to go on* + *-ing* “continuer à” serait selon nos critères une périphrase aspectuelle, alors *to be going to* + infinitif pourrait prétendre à un statut de quasi-auxiliaire comparable à celui du français *aller* + infinitif. A notre connaissance, l’étude détaillée du comportement des deux périphrases n’a pas été faite: on ne peut donc se prononcer plus sûrement. En grec, le parallélisme entre κατέβαινε λέγων et κατέβαινε εἰς λιτάς invite à

<sup>16</sup>) Cette position semble être celle de C. Fuchs et A. M. Léonard (*Vers une théorie des aspects. Les systèmes du français et de l’anglais*. Paris, 1979) et de divers auteurs qui ont traité de ces périphrases en français (voir les références dans cet ouvrage récent).

faire de ce verbe un *verbe support* ou *opérateur aspectuel*<sup>17</sup>), analogue au verbe français *finir* (cf. *finir par des hommages* et *finir par rendre hommage*, *finir par un camembert* et *finir par manger*). Comme d'autres emplois plus ou moins métaphoriques de périphrases verbales, celle-ci est d'ailleurs étrangement limitée chez Hérodoté au domaine du discours.

Il semble donc que l'on ait chez Hérodoté trois métaphores parallèles du discours, le discours que l'on va tenir, celui que l'on est en train de tenir, et celui au bout duquel on arrive :

*ἔρχομαι λέξων* "je vais dire"

*ἔρχομαι λέγων* "je vais disant", "je suis en train de dire"

*κατέβαινε λέγων* "il finissait (son récit) en disant", "il finissait par dire".

Ce système métaphorique, qui n'atteint son développement maximum que chez Hérodoté (avec toutefois des restrictions sur l'usage des temps et des personnes du verbe de mouvement dans son emploi métaphorique), semble avoir eu une certaine réalité dans la langue grecque<sup>18</sup>). L'évolution d'une de ces périphrases vers un syntagme auxiliaire dans l'état de langue attesté par Platon suggère que ce système métaphorique était l'embryon d'un système aspectuel :

*ἔρχομαι* / *ἔρχεται* / *ἦν* + participe futur : "je vais / il va / j'allais + dire / payer" etc. : quasi-auxiliation du futur immédiat.

*ἔρχομαι* + participe présent : germe d'une auxiliation du duratif ?

*καταβαίνω* + participe présent : germe d'une périphrase aspectuelle de l'action arrivée à son terme.

Mais ce système de périphrases aspectuelles, auxiliaires ou non, n'est qu'à l'état embryonnaire dans le grec des cinquième et quatrième siècles avant J. C. : on peut l'imaginer comme étant dans la logique de l'évolution linguistique, mais il n'est pas réalisé comme tel dans le *corpus* que nous possédons.

<sup>17</sup>) Ces termes sont empruntés à M. Gross (*Méthodes en syntaxe. Régime des constructions complétives*. Paris, 1975) et à J. Giry-Schneider, *Les nominalisations en français. L'opérateur 'faire' dans le lexique*. Paris-Genève, 1978, qui s'inspirent de Z. S. Harris.

<sup>18</sup>) Nous voulons dire par là qu'il ne s'agit pas pour nous d'une création stylistique d'Hérodoté, mais d'un véritable fait de langue (cf. une métaphore analogue dans la langue française — ou latine — dans l'emploi des mots *préambule*, *digression* etc.). En grec on connaît ainsi l'usage, dès la langue homérique, de *οἶμη* "chemin" pour désigner le chant de l'aède, cf. Becker, *op. cit.*, 68-69.

1.4. *Les périphrases verbales avec verbe régi à l'infinitif*

L'infinitif comme complément verbal sans marque de subordination est beaucoup plus rare en grec que le participe, du moins jusqu'à la fin de l'époque classique: s'il se rencontre chez Homère, peut-être avec une valeur casuelle encore sensible<sup>19</sup>), puis en poésie, en prose classique, il est étroitement limité à quelques rares classes lexicales; les grammairiens citent comme "se construisant avec l'infinitif" les verbes de volonté, d'ordre, *ἄρχω* et *ἄρχομαι*, "commander / commencer"<sup>20</sup>). La seule locution avec l'infinitif après un verbe de mouvement qui puisse revendiquer le statut de périphrase aspectuelle en grec ancien est la locution homérique *βῆ δ' ἰέναι* avec ses variantes<sup>21</sup>). Certains des critères de la périphrase aspectuelle et de l'auxiliarité se rencontrent en effet dans les exemples homériques: contraintes portant sur le verbe régissant, d'ordre lexical (*βῆ*, *ἔβη* n'admet pas de substitut synonymique) et morphologique (seul est attesté l'aoriste de l'indicatif, à la troisième personne singulier ou pluriel, et dans une occurrence à la première personne du singulier). Mais il semble exister aussi une contrainte portant sur l'infinitif du verbe régi, toujours un verbe de mouvement: contrainte morphologique imposant la forme d'infinitif, ce qui pourrait aller dans le sens d'une interprétation aspectuelle et même d'un statut auxiliaire du syntagme, mais aussi contrainte lexicale, ce qui s'oppose à ce type d'interprétation. L'infinitif du verbe régi dépendant de *βῆ* appartient toujours dans la langue homérique à une classe lexicale très restreinte, ne comprenant que des verbes de mouvement (mais non tous les verbes de mouvement): *ἰέναι*, *ἵμεν*, *ἵμεναι*, *νέεσθαι*, *ἐλάαν* et *θέειν* sont attestés, le premier surtout de ces infinitifs. Cette restriction sur l'emploi du syntagme *βῆ* + infinitif pourrait bien sûr être fortuite, bien que la variété des formules métriques représentées et le nombre élevé des occurrences rendent le caractère fortuit de cette distribution peu probable. Comme dans tous les exemples attestés l'aoriste *peut* toujours avoir sa valeur lexicale (littéralement "il se mit en marche

<sup>19</sup>) Schwyzler-Debrunner, *Gr. Gramm.*, 359–360, J. Wackernagel, *Vorlesungen*, I, 261.

<sup>20</sup>) Stahl, *op. cit.*, 187–188, 640–642.

<sup>21</sup>) Voici les diverses formes attestées: *βῆν δ' ἰέναι*, *Od. XII*, 367, *βῆ δ' ἰέναι*: 15 exemples, *βῆ δ' ἰέναι*: 3 ex., *βάν δ' ἰέναι*: 2 ex., *βάν δ' ἰέναι*: 1 ex., *βῆ δ' ἵμεν*: 9 ex., *βῆ δ' ἵμεν*: 12 ex., *βάν δ' ἵμεν*: 5 ex., *βάν δ' ἵμεν*: 3 ex., *βῆ δ' ἵμεναι*: 10 ex., *βῆ δ' ἵμεναι*: 3 ex., *βάν δ' ἵμεναι*: 1 ex., *βάν δ' ἵμεναι κείοντες*: 1 ex., *βῆ δὲ θέειν*: 9 ex., *βῆ δ' ἐλάαν*: 1 ex.

pour aller, retourner, courir”) et que cette valeur lexicale n’est *jamais* impossible, on ne peut pas raisonnablement soutenir l’hypothèse, pourtant séduisante *a priori*, d’une valeur aspectuelle: c’est parce qu’on ne trouve aucun exemple du type \*βῆ δ’ ἀγορεύειν dans le sens “il se mit à parler”, “il commença à parler” (dans un contexte où la valeur lexicale de βῆ serait impossible), que βῆ δ’ ἰέναι ne peut pas avoir le sens “il se mit à aller”. En fait cette locution est une locution figée<sup>22)</sup> dans l’état de langue où on peut l’observer: l’archaïsme syntaxique que constitue l’emploi de l’infinitif va de pair avec l’archaïsme lexical que constitue l’emploi de βῆ, ἔβην dans le sens de “il se mit en marche”<sup>23)</sup>.

L’infinitif dépendant d’un verbe de mouvement a disparu de l’usage en prose classique, et en grec moderne, le verbe dépendant d’un verbe de mouvement est introduit par la conjonction *νά* et il est au subjonctif comme celui qui dépend des verbes “vouloir, pouvoir” ou des impersonnels comme “il faut”; mais une étude attentive de l’histoire du grec montre qu’il ne faut pas en conclure trop rapidement que l’usage de l’infinitif est allé se restreignant, suivant une évolution linéaire: un regard sur la version grecque de la Bible<sup>24)</sup> montre au contraire que à l’époque où a été établie la traduction de l’*Ancien Testament* par les *Septante* et encore aux premiers temps de la chrétienté dans le *Nouveau Testament*, la périphrase usuelle avec verbe dépendant d’un verbe de mouvement (dans son sens lexical) était πορεύομαι, ἔρχομαι + infinitif<sup>25)</sup> dans le sens de “je vais <sub>v Mt</sub> faire”: l’infinitif a donc dans cet état de la langue remplacé le participe futur usuel depuis le grec archaïque jusqu’à la fin de l’époque classique (il semble aussi que πορεύομαι tende à empiéter sur le champ d’emploi de ἔρχομαι, dont le para-

<sup>22)</sup> Sur cette notion de locution ou d’expression figée et sa définition, voir en dernier lieu L. Danlos, “La morphosyntaxe des expressions figées”, *Langages*, 63, 1981, 53–74. Divers indices montrent que βῆ δ’ ἰέναι est figé (donc inanalysable dans la synchronie — d’ailleurs hypothétique — d’Homère) comme *être sur le qui vive* ou *lécher les bottes de quelqu’un* le sont en français contemporain.

<sup>23)</sup> Divers critères indépendants permettent en effet de penser que tel était le sens de l’aoriste ἔβην dans la langue archaïque.

<sup>24)</sup> Cf. par exemple I. Dragoumis, *Προκήρυξη* (1908), cité par A. Mirambel, *Introduction au grec moderne*. Paris, 1973 (3<sup>ème</sup> éd.), 130: “Ἀφοῦ οἱ ξένοι ἔρχονται νὰ δουλέψουνε στὸν τόπο μας, . . .” “puisque les étrangers viennent travailler dans notre pays . . .”: ἔρχομαι se construit comme μπορῶ “pouvoir” ou πρέπει “il faut”.

<sup>25)</sup> A. Rahlfs, *Septuaginta*. Stuttgart, 1935 (Württembergische Bibelanstalt).



digme supplétif présentait des difficultés). Or, parmi les exemples de cette locution dans la *Septante*, un nous semble faire problème si on l'interprète avec la valeur lexicale du verbe de mouvement: il s'agit du passage de la *Genèse* (25,32) où Esaü cède à son frère Jacob son droit d'aînesse contre un brouet de lentilles: “*εἶπεν δὲ Ἡσαῦ· Ἰδοὺ ἐγὼ πορεύομαι τελευτᾶν, καὶ ἵνα τί μοι τὰ πρωτοτόκια.*” Les commentateurs ne s'attardent pas: en français, on peut d'ailleurs traduire “littéralement”: “Voici que *je vais mourir*, à quoi bon mon droit d'aînesse?”<sup>26</sup>), sans qu'apparaisse le moindre problème. Il n'y a problème d'interprétation que par rapport au contexte et par rapport à l'étude des conditions dans lesquelles la traduction française “je vais mourir” est ambiguë. Or l'interprétation lexicale de *πορεύομαι* “je fais route, je vais” est pour nous incompréhensible dans le contexte: Esaü rentre épuisé des champs et trouve Jacob attablé devant du pain et une soupe de lentilles (25, 29), il demande à son frère de lui en donner (25, 30), à quoi Jacob réplique “*Ἀπόδον μοι σήμερον τὰ πρωτοτόκιά σου ἐμοί*”, “donne moi en échange ton droit d'aînesse” (25, 31). Prise dans le sens d'une périphrase avec verbe de mouvement, “voici que je m'en vais pour mourir, et à quoi me sert mon droit d'aînesse”<sup>27</sup>), la

<sup>26</sup>) La Concordance de E. Hatch-H. A. Redpath (*A concordance to the Septuagint*. Oxford, 1897, reprod. Graz 1954) permet de relever 20 occurrences de la locution dans l'Ancien Testament. On relève aussi 13 exemples de la locution avec *ἔρχομαι* — aoriste *ἦλθον* + infinitif. Parmi tous ces exemples de périphrase verbale comprenant un verbe de mouvement, 4 ou 5 paraissent pouvoir être ambigus. En général, le contexte dissout cette ambiguïté, montrant une valeur concrète de verbe de mouvement assez nette. Le passage de la *Génèse* où Esaü met en balance sa mort imminente avec son droit d'aînesse fait exception dans cette série. Dans le *Nouveau Testament*, on relève aussi plusieurs exemples de *πορεύομαι* + infinitif, mais aussi de *πορεύομαι ἵνα* + subjonctif, ce qui serait en faveur d'une évolution de la langue vers son état actuel (*νᾶ* + subjonctif, cf. ci-dessus, n. 24). Aucun de ces exemples n'exclut véritablement l'interprétation avec verbe de mouvement. Mais M. J. Martin, que je remercie, me signale l'ambiguïté possible de Jean, 11, 11 (passage de la résurrection de Lazare) *Ταῦτα εἶπεν καὶ μετὰ τοῦτο λέγει αὐτοῖς· Ἀδελφός ὁ φίλος ἡμῶν κεκοίμηται· ἀλλὰ πορεύομαι ἵνα ἐξυπνίσω αὐτόν*, littéralement “Telles furent ses paroles, et après cela, il leur dit ‘Lazare notre ami est couché; mais je vais (*V<sub>Mt</sub>* ou *V<sub>AUX</sub>*?) le réveiller’. Toutefois, la reprise du verbe par le participe aoriste *ἐλθὼν* en 11, 17 (*ἐλθὼν οὖν ὁ Ἰησοῦς εὗρεν αὐτὸν τέσσαρας ἡδὴ ἡμέρας ἔχοντα ἐν τῷ μνημείῳ*) me semble en faveur de la périphrase avec verbe de mouvement, ce qui laisserait l'exemple de la *Genèse* sans parallèle.

<sup>27</sup>) Telle est la traduction oecuménique (Alliance biblique, Ed. du Cerf, Paris, 1975).

réplique d'Esäü n'a pour nous aucun sens. Au contraire, on la comprend très bien comme un raisonnement qu'Esäü se ferait à lui-même à voix haute: "Je vais mourir (de faim, immédiatement, si je ne mange rien; et dans ce cas, si je suis mort) à quoi bon être le premier né?" Comme il ne tire pas explicitement la conclusion qui s'impose à la suite de ce raisonnement (céder le droit d'aînesse pour survivre), Jacob réitère sa proposition (25, 24 "ῥμοσόν μοι σήμερον", "jure-le moi aujourd'hui) et" cette fois, Esäü répond par l'acte de langage qu'est le serment (34 καὶ ῥμοσεν αὐτῷ, "et il le lui jura"), Jacob donne le pain et le plat de lentilles et, si Esäü sort (25, 34 ῥχετο) ce n'est pas pour mourir: on sait la suite de l'histoire, la bénédiction paternelle usurpée par Jacob aux dépens d'Esäü grâce à la complicité de leur mère Rebecca, la colère d'Esäü, la fuite de Jacob et son retour des années plus tard, la réconciliation avec son jumeau: la lecture de l'épisode biblique montre que Esäü ne sort nullement pour mourir (la seule mort prochaine est celle d'Isaac, leur père, encore n'est-elle pas imminente): *il ne dit pas aller mourir, mais il dit qu'il va mourir*. On peut d'ailleurs penser que ce "je vais mourir" est hyperbolique, signifiant à peu près comme le français "je meurs de faim".

La version latine de la *Vulgate*<sup>28)</sup> confirme notre interprétation, sans valeur lexicale du verbe de mouvement: *cui dixit Iacob vende mihi primogenita tua ille respondit en morior quid mihi proderunt primogenita et sic accepto pane et lentis edulio comedit et bibit et abiit parvipendens quod primogenita vendisset*. La *Vulgate* traduit πορεύομαι τελευτᾶν par un *présent* du verbe "mourir": c'est bien que les traducteurs n'avaient pas compris πορεύομαι dans sa valeur lexicale habituelle.

On pourrait donc avoir ici l'exemple d'un renouvellement grammatical et lexical du processus de formation d'une périphrase aspectuelle avec verbe de mouvement attesté chez Platon pour ἔρχομαι + participe futur.

Mais le texte hébreu de ce passage contient un verbe de mouvement, dans une valeur qui semble métaphorique: "je m'achemine vers la mort, je suis en route vers la mort". La version grecque de la *Septante* n'est pas tenue par les spécialistes pour un témoignage linguistique authentique et peut donc présenter ici un calque de l'hébreu, d'autant que l'exemple semble unique. Le grec moderne connaît d'ailleurs un emploi métaphorique analogue (πάω νὰ πε-

<sup>28)</sup> R. Weber, *Biblia sacra iuxta Vulgatam versionem*. Stuttgart, 1969 (Württembergische Bibelanstalt).

θάω “je m’achemine vers la mort”) qui montre au moins que le “calque” n’est pas entièrement gratuit. On aurait donc ici, plutôt qu’un exemple unique d’un verbe de mouvement dans un emploi aspectuel ou auxiliaire, une métaphore de la mort imminente comme mouvement en cours.

Comme les occurrences du participe présent ou futur dépendant d’un verbe de mouvement, l’exemple de l’infinitif dépendant d’un verbe de mouvement dans la *Septante* montre qu’une périphrase verbale dans un emploi métaphorique présente au moins une *aptitude* à se transformer en périphrase aspectuelle ou auxiliaire, même si cette virtualité est rarement réalisée ou ne l’est jamais avec certitude.

Au contraire, on verra que les verbes de mouvement ont eu en latin un emploi auxiliaire indiscutable, et que le problème sera alors de déterminer l’origine historique de la locution. (à suivre)

### Références

On ne citera ici que les ouvrages et articles explicitement utilisés pour cet essai sur les langues anciennes. La bibliographie générale sur les périphrases verbales et l’auxiliation, et sur le français, se trouve dans “Il vient de pleuvoir, il va faire beau”, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, à paraître.

Aerts W. J. 1965. *Periphrastica. An investigation into the use of εἶναι and ἐκ-  
hein as auxiliaries in Greek from Homer up to the present days*. Amsterdam 1965.

Becker Ö. 1937. *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im früh-  
griechischen Denken*. Berlin (Hermes Einzelschriften, 4).

Benveniste E. 1965. “Les transformations des catégories linguistiques”, en anglais in *Directions for historical linguistics*, Univ. of Texas Pr., 85–94 = 1974, *Problèmes de linguistique générale*, II, 126–135.

Björck G. 1940. *En didáskōn. Die periphrastischen Verbalaspekte im Grie-  
chischen*. Uppsala.

Blass-Debrunner = Blass F. *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch* (refondue par A. Debrunner, et complétée par D. Tabachowitz) Göttingen, 1965.

Dietrich W. 1973. “Der periphrastische Verbalaspekt im Griechischen und Lateinischen”, *Glotta*, 51, 198–228.

Gonda J. 1959. “A remark on ‘periphrastic’ constructions in Greek”, *Mnemosyne*, 12, 97–112.

Kühner-Gerth = Kühner R.-Gerth B. 1898, *Grammatik der griechischen Sprache*. II *Satzlehre*, 1. Hannover-Leipzig; 1904, id., tome 2 (les deux volumes en édition reprographique, München, 1963).

Schwyzler-Debrunner = Schwyzler E.-Debrunner A. *Griechische Grammatik*. II *Syntax und syntaktische Stylistik*. München, 1966.

Stahl J. M. 1907. *Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums der klassischen Zeit*. Hildesheim, (reprod. 1965).

Wackernagel J. *Vorlesungen über Syntax*. Basel, 1928, reprod. 1957.